

Marie-Noëlle Aubertin
Université du Québec à Montréal

La loi et la jungle des Animaux dénaturés

Les lendemains de la Deuxième Guerre mondiale sont, sur plusieurs plans, des lieux et des moments de reconstruction. Certes, les villes doivent redresser leurs murs, les familles tentent de se recomposer, les blessés guérissent et réapprennent à vivre. Les sociétés découvrent qu'elles doivent désormais composer avec un métissage nouveau, les réfugiés venus de partout se cherchant une terre d'adoption. Mais le véritable défi consiste à vivre pacifiquement aux côtés d'un voisin qui la veille encore était un ennemi. Il faut se rendre à l'évidence : les Allemands ont dû, en peu de temps, considérer comme des hommes à part entière ceux que l'idéologie nationale-socialiste nommait « sous-hommes ». Comment accepter son prisonnier d'hier comme un égal d'aujourd'hui? Et comment, pour le Juif, réagir devant la « reconnaissance » nouvelle de son humanité, lui qui n'en a jamais douté? Les auteurs ayant vécu la guerre mettent en scène des tensions propres à un cadre historique où tout est

exacerbé, cherchant à rendre compte des complexités d'une époque qu'on veut trop souvent simplifier de manière manichéenne.

Jean Bruller, qui signe ses textes — selon son humeur — Robert Bollée, Drieu, Santerre et surtout Vercors, publie clandestinement ses romans à Paris durant la Deuxième Guerre. Le fondateur des Éditions de Minuit délaisse son premier métier de dessinateur et se choisit un pseudonyme, « en luttant par l'écrit pour convaincre et galvaniser¹ ». Ce moyen de résister devient, après la guerre, une bonne manière de poursuivre la réflexion et de lancer des débats. C'est ce qu'il fait avec *Les animaux dénaturés*², un roman publié en 1952. En effet, la découverte des camps de concentration et des atrocités commises par les Allemands au nom de la science marque profondément Vercors. La réflexion qu'il poursuit à l'époque sur l'essence de l'homme se trouve enrichie par les questions éthiques soulevées à la fin de la guerre³. L'auteur a par ailleurs la bonne idée de ne pas choisir l'Allemagne nazie comme paysage pour son histoire. Au contraire, il s'assure d'une rigueur scientifique ayant tout pour légitimer son entreprise en mettant en scène des chercheurs et un écrivain. La découverte du chaînon manquant entre l'homme et le singe lui sert ensuite de point de départ pour interroger la frontière entre l'un et l'autre. Au cœur du roman, on retrouve donc le désir de définir l'humanité en tant que *qualité*. Par ce livre, Vercors veut dégager le caractère intrinsèque propre aux humains.

1. Lucien Scheler, « Vercors : écrivain de lumière, éditeur de minuit », *Europe : revue littéraire mensuelle*, vol. 69, n° 751-752, novembre-décembre 1991, p. 168.

2. Vercors, *Les animaux dénaturés*, Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de poche », 1952, 222 p. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses suite à la citation, précédées de la mention AD.

3. Il raconte, dans un entretien, comment la guerre l'a influencé : « [J]e ne savais pas — pas encore — ce que c'était, exactement, que la qualité d'homme. Avant la guerre, je me faisais intuitivement une certaine idée des hommes et je l'exprimais dans mes étampes, très pessimistes comme vous savez. Mais les fameux "sous-hommes" de l'idéologie national-socialiste m'obligèrent, par l'horreur des conséquences, à tout remettre en question, et précisément : Qu'est-ce qu'un *homme*? Qu'est-ce qui le définit? Je vous ai déjà conté comment j'avais cru me répondre grâce à Kant, et aux *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Mais si, pour l'essentiel, il s'ensuivait une condamnation implicite du nazisme, on n'y pouvait trouver aucune définition de l'homme-en-soi. » (Gilles Plazy, *A dire vrai : entretiens de Vercors avec Gilles Plazy*, Paris, F. Bourin, 1991, p. 121-122)

Il existe plusieurs manières d'analyser *Les animaux dénaturés* et d'en comprendre les enjeux. Il s'agira ici d'envisager le livre tout simplement comme un *roman*, comme l'œuvre d'un homme de lettres qui se pose des questions de scientifique. En ce sens, il faut d'abord identifier ces questions soulevées par Vercors, c'est-à-dire s'interroger sur la nature du débat proposé. En confrontant les découvertes anthropologiques de l'époque aux aventures décrites par l'auteur, celui-ci dessine un portrait général de la science, brossé par un non-scientifique, un journaliste en l'occurrence. Pour les besoins de l'analyse, il est nécessaire de s'arrêter sur la structure du roman. Si Vercors a choisi cette forme littéraire, ce n'est pas en vain, puisqu'elle permet, combinée à la perspective juridique adoptée, de mettre en scène la complexité du débat et les questions philosophiques et éthiques chères à l'auteur. Enfin, il peut s'avérer intéressant d'aller au-delà des balises mises en place par Vercors pour se demander comment d'autres écrivains ont pu réfléchir aux mêmes questions. Bien qu'écrit près d'un demi-siècle après *Les animaux dénaturés*, l'essai *Devant la parole*⁴ de Valère Novarina suggère un autre angle d'approche qui fait néanmoins écho aux propos de Vercors. Une ébauche de dialogue entre ces deux ouvrages permettra de laisser la question ouverte à de futurs développements.

Douglas Templemore, journaliste anglais, accompagne en Nouvelle-Guinée une expédition de savants (deux archéologues anglais, Cuthbert et Sybil Greame; un géologue allemand, Kreps; un bénédictin irlandais, le père Dillighan, et plusieurs accompagnateurs) pour étudier des fossiles qui pourraient provenir du « chaînon manquant », ce stade évolutif qui relie l'homme et le singe. À leur grande surprise, plutôt que des fossiles, ils trouvent des animaux en chair et en os, mi-hommes, mi-singes, exactement à la frontière des deux espèces. Les *tropis* — ils les appellent ainsi — risquent cependant d'être exploités dans une usine de textile appartenant à une compagnie australienne. Les membres de l'expédition se demandent s'il est moral de les employer de cette manière et doivent donc trancher : les *tropis* sont-ils des animaux ou des hommes? S'ils sont des hommes, leur exploitation devient de l'esclavage; s'ils sont des singes, alors ils seront nourris, soignés, encadrés, et ils aideront l'homme dans ses tâches comme le ferait un âne ou un cheval.

4. Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L, 1999, 181 p.

Douglas se porte volontaire pour féconder une femelle tropie afin de vérifier la compatibilité entre les espèces. Le test réussit; l'enfant naît en Angleterre, se fait baptiser et enregistrer à l'état civil, mais il est ensuite tué par son père humain. Douglas revendique ouvertement la paternité et le meurtre de l'enfant pour obliger la justice à se prononcer. Un important procès s'ouvre, le jury devant déterminer si ce meurtre a été perpétré sur un humain ou sur un animal. Ce premier procès se solde par un échec, puisque les savants convoqués en cour ne peuvent s'entendre sur une définition de l'être humain, ce qui embête les membres du jury. Le gouvernement met donc sur pied une commission d'étude en vue d'une définition légale de la personne. La définition retenue inclut *in extremis* les tropis dans la grande famille humaine, mais seulement pour des raisons économiques : leur emploi en tant que bêtes aurait permis à la société australienne d'être plus concurrentielle que l'industrie textile anglaise. Douglas est acquitté et réfléchit finalement à ce que son procès a créé : une définition de l'homme peu fonctionnelle qui répond surtout à des enjeux économiques et politiques. En marge des deux procès, tout un questionnement sur l'essence de l'homme est porté par Douglas, sa femme Frances, le juge Draper et la femme de ce dernier. L'étendue de leurs réflexions fait paraître les conclusions de la commission d'étude bien limitées. Par eux, Vercors concrétise réellement son projet initial : écrire un roman qui tenterait de définir ce qu'est un être humain.

Les discours scientifiques qui déclenchent un questionnement

C'est d'ailleurs ce même sujet qui intéresse tous les personnages du roman, chacun à sa manière. Douglas se questionne en néophyte, le juge interroge la loi et les scientifiques cherchent les preuves empiriques menant à une définition de l'homme. La quête qui a cependant le plus d'ampleur dans le roman reste celle des Greame, avec la découverte des tropis. Pour que son lecteur comprenne à quel point le monde anthropologique est bouleversé par cette découverte, l'auteur dresse une sorte d'état de la question le plus près possible de la réalité scientifique.

Ainsi, Vercors aborde plusieurs disciplines scientifiques dans son roman. S'il expose différentes théories, parfois rapidement, partiellement ou grossièrement, il sait néanmoins mettre de l'avant l'essentiel et souligne avec beaucoup d'humour les enjeux scientifiques pouvant servir son questionnement philosophique. D'entrée de jeu, il balaie l'orthogénèse du revers de la main. Si le père Dillighan croit au dessein religieux et soutient que l'évolution a un sens, il base malgré tout cette croyance sur des observations empiriques. Douglas essaie de comprendre ce point de vue. Il confronte Sybil, fière darwinienne, aux contradictions de son raisonnement. Si l'anthropologue se réfère globalement à la théorie évolutionniste de Darwin, elle reste « disponible » aux autres facteurs. En effet, Sybil Greame présente un esprit ouvert; sa conception de l'évolution admet une multitude de facteurs que la conscience ne peut percevoir. Mais, comme dit Douglas, baser une théorie sur des causes hypothétiques et inatteignables, « [c]e n'est pas très différent que de croire au Père Noël ». (AD, p. 35) Un premier pas est fait vers la définition de l'être humain lorsque Douglas souligne que le fossé semble plus difficile à franchir entre l'homme et son plus proche cousin anthropomorphe qu'entre n'importe quelles autres espèces animales. Il ne peut comprendre qu'étudier les coquillages permette d'expliquer l'évolution humaine. Il avoue son malaise à Sybil, lors de la même conversation : « [I]l a au moins fallu inventer un mot comme celui-là. L'âme. Même si l'on n'y croit pas, il faut bien reconnaître... que puisqu'il a fallu l'inventer, et l'inventer pour l'homme, voyez-vous, pour le distinguer justement de l'animal... c'est donc qu'il y a chez l'homme, dans sa façon d'agir... » (AD, p. 37) La suite du raisonnement arrivera plus tard, lors des procès. Douglas s'étonne que les scientifiques eux-mêmes ne prennent pas plus conscience de leur incapacité à résoudre ce problème.

S'il est assez original d'amorcer une présentation scientifique par l'orthogénèse, Vercors n'en reste pas là. Il annonce clairement, dans son sixième chapitre, son intention de tenter un « Petit cours élémentaire de génétique humaine à l'usage des femmes (et des hommes) de lettres » (AD, p. 44). Comme Douglas écrit des lettres à sa fiancée écrivaine, Vercors saisit l'occasion pour présenter les fondements théoriques de base sur lesquels reposent les découvertes que feront les chercheurs dans le roman. Les explications fournies par le narrateur correspondent à celles

trouvées dans différents ouvrages de vulgarisation scientifique traitant des théories de l'évolution⁵.

Donc voici ce qu'il faut savoir : à l'origine des hommes et des singes, on le sait désormais de façon à peu près sûre, il y a une souche unique. Celle-ci a « buissonné » (c'est l'expression technique), c'est-à-dire qu'elle a subi, selon les contraintes diverses des conditions environnantes, des formes variées d'évolution, qui ont donné naissance à des rameaux divergents. Au bout de ces rameaux se trouvent actuellement, d'une part toutes les familles de singes, d'autre part toutes les races des hommes. Ainsi, l'homme ne descend pas du singe, mais le singe et l'homme descendent, chacun de son côté, de la même souche originelle. (AD, p. 45)

L'auteur prétend à une certaine rigueur lorsqu'il est question d'anthropologie, puisque les bêtes qu'il présente ensuite, les tropis, doivent, pour servir efficacement son propos, posséder des caractéristiques crédibles de l'homme et du singe. Les tropis sont bipèdes, mais se servent parfois de leurs longs membres supérieurs pour se déplacer lorsqu'ils doivent s'enfuir. Ils ont quatre mains, mais n'ont aucun pied. Ils taillent la pierre, vivent dans des grottes et fument légèrement la viande avant de la consommer. Ils enterrent leurs morts, mais sans artifices ni rituels, peut-être comme certains animaux enterrent leurs excréments. Ils semblent communiquer par une gamme restreinte de cris et la dissection des cadavres trouvés montre bien que certains organes tropis sont presque humains, alors que d'autres apparaissent franchement simiesques. La bête paraît vraiment inclassable.

Ce clin d'œil à l'histoire des sciences permet de saisir l'importance des procès de Douglas Templemore. Les discours tenus au tribunal sont

5. On peut apprécier la rigueur et l'exactitude de Vercors en comparant la citation des *Animaux dénaturés* qui se trouve à la page 45 à celle d'un ouvrage de vulgarisation consacré au chaînon manquant : « L'homme et tous ses cousins primates descendent d'un ancêtre commun, petit mammifère qui ressemblait à un rat. Tout d'abord, le lémur et les autres prosimiens se sont différenciés, puis les singes eux-mêmes formèrent une branche qui évolua [...]. C'est de ce dernier groupe que proviennent les anthropoïdes. La première espèce qui se sépara du tronc primitif des anthropoïdes fut le gibbon; puis vint le tour de l'orang-outan. Un troisième embranchement d'anthropoïdes donna le gorille, le chimpanzé, et enfin l'homme. » (Maitland Armstrong Edey, *Le chaînon manquant*, trad. de l'anglais par Simon Noireaud, Amsterdam, Time-Life Nederland, 1973, p. 36)

nombreux. Vercors raconte en détail le premier procès, puisque c'est là que les vrais enjeux se dessinent, le second procès ne faisant qu'appliquer un principe de loi. Le juge Draper, qui préside le premier, est sans doute l'un des personnages-clés de l'histoire. Il réfléchit beaucoup et analyse finement les discours qu'il entend. Si les savants appelés à la barre par les deux parties ne s'entendent pas et établissent différemment les critères d'humanité, le juge comprend profondément les points de jonction de ces théories; mais surtout, il sait d'instinct qu'une réponse existe, que la définition de l'homme peut et doit être trouvée. Ces intuitions sont appuyées par lady Draper, la femme du juge.

Présentée de manière tout à fait amusante par Vercors⁶, lady Draper fournit à son mari la pièce du casse-tête qui lui manquait. Elle affirme que les tropis ne peuvent pas être des hommes puisqu'ils ne portent même pas de gris-gris au cou. En discutant avec elle, le juge comprend qu'il doit partir de là et voir ce qui motive tous les peuples vivant sur Terre, sans exception, à adopter une forme de gris-gris, que ce soit la religion, la science, l'art, les superstitions, etc. Cette réflexion est précisément l'idée centrale de Vercors, le point de départ qui l'a motivé à écrire *Les animaux dénaturés*. Ce qui, selon l'auteur, différencie l'homme de n'importe quel animal réside dans la capacité du premier à se couper de la nature. La réflexion est présentée dans le roman par le juge qui la précise à la suite d'une discussion avec sa femme, puis par un comité d'intellectuels chargés par le Parlement britannique de proposer une définition de l'être humain. Cette réflexion est celle de l'auteur, et il ne s'en cache pas. Vercors réfléchit beaucoup à la question de l'essence de l'homme. En premier lieu, il prend conscience que l'humain est capable d'individualisation, bien qu'il comprenne la relativité de sa place dans l'univers :

Et ce fut l'illumination : je compris de façon réflexive ce que nous ressentons tous intuitivement et qui nous permet de vivre, à savoir qu'entre l'Univers et [...] nous, il n'est aucune commune mesure; qu'il y a absolue *discontinuité*; que tout

6. « Sir Arthur [le juge] aimait beaucoup sa femme, qui était affectueuse et dévouée, courageuse, fidèle, au demeurant d'excellente famille. Mais il la jugeait délicieusement sottre et inculte, comme il convient dans un ménage respectable. Elle ne posait donc point de questions incongrues sur sa vie de magistrat. Elle paraissait avoir peu à dire sur elle-même. Tout cela était excellent pour le repos de l'esprit. » (AD, p. 141)

est question de proportion (Platon le disait déjà), et que si, aux dimensions de l'infini, un fait humain, voire toute une civilisation sont frappés de néant et même de ridicule, aux dimensions de l'espèce humaine le fait de brûler dans un avion, ou d'écrire un livre, voire de décider d'une promenade reprend, *en valeur relative*, plus d'existence, d'importance absolue, que la totalité des galaxies⁷.

Vercors explique ensuite que l'homme est superstitieux parce qu'il se trouve plus important que l'univers et qu'il tente de donner un sens à cette importance. Il constate alors la dénaturation de l'être humain, la coupure qui est faite par l'homme entre lui et la nature qui le porte :

Et je pensai : « La Nature abandonne toutes ses créatures. » D'où toute une suite de déductions logiques, selon lesquelles 1) les hommes se trouvent pareillement abandonnés; mais 2) qu'ils n'acceptent pas cet abandon, se rebellent contre lui, contrairement au grillon, à tous les animaux qui subissent passivement leur tragique condition. Il m'a semblé qu'il y avait là, dans cette différence essentielle entre l'Homme et l'Animal, quelque chose qui ressemblait fort à une distinction capitale, et donc à une définition, telle que je la recherchais, c'est-à-dire s'appliquant en tous temps, en tous lieux. Et la définition, c'est la rébellion propre à la seule humanité. [...] Il [...] faudrait apprendre que l'on n'est pas « homme » de naissance; que chacun devient, à tout moment, *plus ou moins homme* selon qu'il se soumet à sa condition animale ou au contraire qu'il la refuse et se rebelle⁸.

La rébellion de l'homme devant la nature est, à première vue, un concept assez efficace pour définir l'humanité. Mais elle cause un malaise à la société traditionnelle anglaise. Cela rappelle Darwin, en quelque sorte. Ses théories ont choqué la population même si le chercheur a attendu vingt ans (1859) avant de les publier. Elles font encore scandale en 1950, à l'époque de Vercors. Et (hélas!), le problème n'est pas résolu en 2008 : le Musée royal de l'Ontario n'a trouvé aucun commanditaire prestigieux pour

7. Gilles Plazy, *op. cit.*, p. 123.

8. *Ibid.*, p. 124.

son exposition consacrée à Darwin⁹. Dur débat, donc, que celui de la place de l'homme dans la nature. Si Vercors a su relever les tensions entourant cette réflexion et les placer dans la bouche de ses personnages, il n'en demeure pas moins qu'il a eu la brillante idée d'encadrer ses idées de deux mécanismes solides et rigoureux : la justice et le journalisme. L'observation du point de vue des sciences juridiques, adopté par Vercors, et la présence d'un héros journaliste permettront de mieux développer l'analyse déjà entamée par l'identification du débat présent sur le plan scientifique.

Les mécanismes qui encadrent la réflexion

Si la présence des anthropologues est essentielle à la crédibilité scientifique des *Animaux dénaturés*, Douglas Templemore est, par contre, le héros idéal pour une telle histoire. D'abord, il est journaliste et non-scientifique, contrairement à tous les autres membres de l'expédition. Il est censé tenir le journal de bord et écrire quelques articles sur le sujet en rentrant en Angleterre. Le roman est en partie constitué des lettres qu'il envoie à sa fiancée, restée à Londres, lettres dans lesquelles il retranscrit de manière compréhensible pour elle les détails de l'expédition. En ce sens, il est un peu un passeur de discours. Le danger demeure évidemment de vulgariser à outrance, ce qui simplifierait les enjeux anthropologiques rencontrés. Heureusement, Vercors fait en sorte que Douglas pose énormément de questions et qu'il se passionne réellement pour les vrais problèmes. Ensuite, son esprit est une sorte de terrain vierge dans lequel Cuthbert et Sybil Greame, Kreps et le père Dillighan sèmeront tour à tour leurs idées et leurs conceptions de l'évolution. Enfin, le jeune et fringant journaliste peut soulever des questions à teneur philosophique, humaniste ou existentielle. Par ces questions naïves, il oblige les chercheurs à regarder les choses d'un œil neuf : « La vérité nous viendra des ignorants [...] Nous nous fions trop à nos lunettes. » (*AD*, p. 42)

9. La journaliste Louise Gendron rapporte les faits suivants : « Au Canada, comme en Grande-Bretagne et aux États-Unis, Darwin est resté orphelin [de commanditaires]. "Too hot to handle" (trop épineux), résume William Thorsell [directeur du musée], médusé par la tournure des événements. "Certains de nos bons amis de l'entreprise privée m'ont téléphoné pour me dire qu'ils donneraient une raison officielle à leur refus. Mais la vraie raison est que Darwin est trop controversé... " » (Louise Gendron, « Ils ont eu peur de Darwin », *L'Actualité*, 15 mai 2008, p. 32)

En somme, en proposant un héros ingénu, peu au fait des théories anthropologiques, Vercors adopte une stratégie rhétorique qui oblige les scientifiques à présenter et à discuter leurs conceptions de l'homme. De ces idées scientifiques naissent des missives didactiques pour Frances, la fiancée de Douglas. Ce que le héros envoie en Angleterre devient un concentré de science, additionné de questionnements philosophiques. Il découle de ses lettres et de ses discussions avec les autres membres de l'équipe une théorie spéculative minimale concernant l'essence de l'être humain.

Pour parfaire cette théorie, Vercors ne pouvait se contenter de la seule expédition en Nouvelle-Guinée. Le procès fournit également un cadre intéressant pour soulever un débat éthique. Afin de bien comprendre l'ampleur donnée par l'auteur à son questionnement lorsqu'il le porte en cour, il faut se rappeler que le domaine juridique reste un champ d'activité reconnu et pratiquement incontestable. Lorsqu'un juge applique la loi, il peut bien en souligner les failles, comme le fait le juge Draper, mais si la loi dit que les tropis sont humains, eh bien! la question sera réglée et ils le seront réellement, sans que l'on puisse légalement remettre en question les facteurs sur lesquels les juges se sont appuyés pour leur attribuer une humanité. En même temps, la loi reste arbitraire. Si les êtres humains se sont donné un code de conduite, il est normal que les limites en soient artificielles. Ce n'est pas en fonction d'un principe inné ou naturel que les juges rendent leurs sentences, mais bien par rapport à une règle écrite et votée par des politiciens dans le but de promouvoir les valeurs fondamentales de la société et de permettre son fonctionnement harmonieux et équitable. Bref, si le cadre journalistique représenté par Douglas ouvre la discussion et y intègre des éléments de philosophie, la perspective juridique apporte de la crédibilité et de l'autorité, tout en portant en elle les limites implicites de son arbitraire.

Vercors a choisi d'écrire un roman alors qu'il aurait très bien pu présenter ses idées sous la forme d'un essai. C'est que cette forme lui permet d'appliquer concrètement sa réflexion à une situation particulière et de confronter, de manière critique, les idées, à travers diverses subjectivités. La forme romanesque apparaît meilleure à Vercors pour traiter une question qui appellerait peut-être, en définitive, le caractère

formel et rigoureux de l'essai. L'auteur défend son choix de brillante façon lorsqu'il affirme :

Pour dire vrai, si je pensais m'exprimer dans un roman plutôt que dans un essai, c'est que je n'étais pas moins préoccupé de technique romanesque, de style et d'expression. Ce devrait donc prendre la forme d'un conte philosophique, et même philosopho-humoristique, l'humour faisant mieux passer les idées laborieuses. Il en sera donc ainsi et, mes *Animaux dénaturés* s'étant vu prendre au sérieux par quelques éminents penseurs, je ne pense pas m'être trop trompé en adoptant ce genre léger¹⁰.

Humour, philosophie, style et techniques romanesques : Vercors rappelle à son public qu'il a écrit un *roman*, ce qui n'empêche pas d'y lire une réflexion philosophique mobilisant l'anthropologie et la science. D'ailleurs, toutes les idées se trouvent mises en contexte par les personnages : Douglas écrit des lettres qui exposent le discours anthropologique; les deux avocats du premier procès présentent des professeurs et savants hauts en couleur, caricaturaux et réellement drôles; le juge Draper raisonne, réfléchit et fait se confronter les différents arguments scientifiques autour d'un repas avec sa conjointe, ou bien lors d'une promenade... Les personnages portent les discours de Vercors à leur manière, d'une façon teintée de subjectivité. L'humour qui ressort de cet emploi du personnage suggère en quelque sorte au lecteur de s'approprier la réflexion ou de la poursuivre pour lui-même, de l'appliquer dans un autre contexte. La forme romanesque établit en ce sens un dialogue entre les personnages porteurs de discours, mais aussi entre les discours et l'attitude critique du lecteur.

À partir de ce qui a été dit jusqu'ici, deux pistes commencent à se dessiner : d'une part, les sciences qui s'intéressent à l'être humain, représentées par les anthropologues, sont incapables de s'entendre sur une définition objective de l'être humain; d'autre part, les discours portés par les différents personnages du roman réfléchissent à une manière peut-être juridique, philosophique ou littéraire de mener à bien ce processus définitionnel. La piste littéraire sera suivie, puisqu'elle sort un peu de l'arbitraire du droit et de l'empirisme des sciences.

10. Gilles Plazy, *op. cit.*, p. 129.

La voix qui poursuit et complète littérairement la réflexion de Vercors

Lorsqu'on demande à un écrivain pourquoi sa sphère d'activité est importante, celui-ci peut arguer qu'il est essentiel de s'intéresser à la matière parlée, puisque c'est d'elle que découle la majorité des autres domaines d'interactions sociales. Les mots décrivent les sciences, les mots expliquent le monde, les mots servent d'appui aux relations entre les individus. Plus encore, cette faculté qu'ont les humains à communiquer avec des mots se trouve si galvaudée qu'on aimerait parfois s'y fier pour définir leur humanité. La quantité de recherches¹¹ menées sur de grands singes dans le but de leur inculquer un langage — ou de déceler celui qu'ils utilisent — dit bien l'attrance qu'ont les humains pour ce moyen d'expression.

Ces recherches sur les grands singes permettent de mettre en lumière que ceux-ci ne peuvent développer un langage comme le fait l'humain. Ils savent apprendre, reproduire, demander, mais la création de messages abstraits et la formulation d'idées individuelles semblent être hors de leur portée. Comme le démontrent Bertrand L. Deputte et Jacques Vaclair,

les anthropoïdes montrent des capacités dans le domaine de la cognition non sociale uniquement en milieu « artificiel », [...] la cognition chez les primates s'est surtout développée dans le domaine social, le domaine non social de la cognition ne leur posant pas de défis qu'ils ne puissent facilement surmonter¹².

Si les singes communiquent, ils le font socialement et dans un but uniquement utilitaire. Cela n'a rien à voir avec la capacité individuelle qu'a l'homme d'énoncer des idées abstraites et d'adopter une perspective subjective.

11. Il serait réellement difficile de dresser un portrait exhaustif de toutes les études menées sur les grands singes dans le but d'en évaluer les aptitudes à la communication. Le mieux serait de lire de bons ouvrages d'anthropologues à ce sujet. Nous recommandons le livre sous la direction de Sophie Bobbé, *Grands singes : La fascination du double*. Il ressort globalement de ces études que « [l]e langage aurait [...] permis à l'homme de devenir un *Homo faber*, puis un *Homo sapiens*, par une accélération exponentielle de la connaissance des milieux, sociaux et non sociaux, et de leur maîtrise, variable selon les cultures ». (Deputte et Vaclair, *Grands singes : la fascination du double*, Sophie Bobbé [dir.], Paris, Autrement, coll. « Monde/Nature extrême », Hors-Série, n° 106, mars 1998, p. 73.)

12. *Ibid.*, p. 70-71.

Il serait bien inutile, au point où l'on en est dans cette réflexion, de considérer le langage ou l'accès à la parole comme l'unique caractéristique permettant d'identifier ce qu'est un être humain. Malgré tout, il y a dans l'usage des mots et des sons une profondeur de pensée qui fascine les anthropologues aussi bien que les écrivains. Le langage peut servir d'argument pour garder l'homme dans une classe à part qui le sépare des grands singes, ceux-ci ne communiquant pas de manière identique ni de façon aussi élaborée que l'homme. À l'inverse, cet outil de communication, dès lors qu'il serait prouvé que certaines espèces de singes l'utilisent, rapprocherait les anthropoïdes de l'être humain de la manière la plus efficace qui soit. Si Vercors traite du langage et de la communication de façon relativement sommaire, cet enjeu liant efficacement le scientifique au littéraire mérite un peu d'attention.

Avant d'émettre des hypothèses quant aux effets et aux actes de *langage*, il importe de définir ce qu'on entend par ce mot, langage. En fait, il est presque aussi difficile de trouver une définition du langage que de l'être humain. Les études menées sur les grands singes mettent en lumière certaines caractéristiques qui, si elles ne sont pas exhaustives pour tous les emplois du mot langage (informatique, mathématique, corporel, etc.), rendent opérationnel un concept important.

Les ouvrages de linguistique ou de sémiotique donnent tous des définitions à la fois très semblables et significativement différentes. Pour un anthropologue, le langage doit d'abord servir à communiquer et permettre au singe d'utiliser un certain niveau d'abstraction. Le nombre de signes de base reste relativement limité, mais on pourrait en dire autant des vingt-six lettres de l'alphabet français. La différence entre l'alphabet et les gestes appris aux singes est que les lettres peuvent former des agencements pratiquement infinis alors que les combinaisons de signes émis par les anthropoïdes s'épuisent à la longue. Autre caractéristique importante : « l'appareil phonatoire des primates non humains n'est pas adapté à la production des sons de la parole¹³ ». Les cris et les grognements restent les limites dans lesquelles ils doivent fonctionner. Mais si les grands singes ne communiquent que grâce à un langage des

13. *Ibid.*, p. 33.

signes — tout comme les sourds-muets —, ils utilisent néanmoins un système conventionnel, abstrait, limité et symbolique, comme l'est le langage parlé. Pourtant, un léger détail empêche d'inclure les singes dans la catégorie des parlants : « On peut admettre que le geste a un caractère symbolique, qu'il est utilisé intentionnellement, que l'ordre des signes n'est pas arbitraire. Cependant, l'une des caractéristiques du langage humain, la créativité, est absente¹⁴. » Les singes communiquent avec les humains, mais aucune étude n'a encore prouvé qu'ils aient la capacité de créer de nouveaux signes. C'est donc dire que la parole humaine, en tant que manifestation concrète de la langue dans le monde, domine encore les modes de communication utilisés par les animaux en matière d'autonomie et de créativité. Les hommes ont, par la parole, intégré le monde en s'en faisant une représentation symbolique, ce qui a permis l'élaboration d'une mémoire collective à transmettre.

Ce lien étroit unissant l'homme et le monde, cette façon unique d'entrer en relation avec autrui offre au dramaturge Valère Novarina¹⁵ une excellente occasion de réfléchir sur les mécanismes de la parole. Particulière et imposante, la parole précède l'homme sur Terre. Elle est outil de transmission, mais aussi de connaissance. La parole novarinienne est un peu la séparation entre l'homme et le monde qui est recherchée par Vercors. La définition d'être humain retenue dans son roman parle d'esprit religieux plutôt que de rébellion envers la nature. La parole semble en quelque sorte à mi-chemin entre ces deux concepts. Elle serait la preuve de la conscience d'un *extérieur* à soi, mais d'un extérieur intégré, souhaité, senti presque de manière transcendante. Mieux encore, elle complète la réflexion de Vercors : si l'homme se rebelle, à quoi reconnaît-on cette rébellion? Valère Novarina répond : « à l'usage de la parole ».

14. Ducros et Ducros, dans Sophie Bobbé [dir.], *op. cit.*, p. 155.

15. Les pages qui suivent présenteront brièvement l'essai *Devant la parole* écrit par Novarina en 1999. Pour en saisir toute la profondeur, nous ne saurions en recommander plus chaudement la lecture. Cet ouvrage est si riche que souvent plusieurs lectures s'imposent avant de réellement sentir toutes les pistes de réflexion proposées. Novarina pense la parole dans son rapport avec l'homme, avec l'univers et avec l'espace. L'écriture est également pour lui un lieu tangible où la parole prend possession du monde.

Pour Novarina, la parole n'est pas animale en dehors de l'animalité humaine et aucun autre être que l'humain ne peut l'employer. Mais elle n'enlève pas à ce dernier son animalité. Mieux encore, il importe de ne pas renier l'animalité de l'homme parlant, une animalité qui ne s'accomplit pas nécessairement, du moins pas uniquement, par le singe : « Nos actuels néo-scientistes — qui nous font encore-et-toujours-et-partout-les-moyens descendre davantage du singe — ignorent en réalité notre véritable bestialité. Mon haleine animale est dans ma parole¹⁶. » Se pourrait-il que l'homme soit animal *autrement*, et qu'il se serve de la parole comme un singe se sert d'un bâton ou d'un signe? C'est plus complexe que cela, en fait. L'auteur ira même jusqu'à dire qu'il a « toujours eu l'impression que nous avons été mis sur terre, non pour être des hommes, mais pour émettre sans cesse des anthropoglyphes. Des signaux d'hommes¹⁷ ».

Les tropis de Vercors se servent de cris pour communiquer. Ce dernier mot est important, car plusieurs espèces animales, dont les singes, *communiquent* entre eux. Cette distinction entre parole et communication ressort clairement dans la pensée novarinienne. L'échange de mots effectué dans le seul but de transmettre une information utile, voire vitale, ne peut englober la complexité de la parole humaine. Pire, il l'appauvrit. Au contraire, la parole nomme le monde, le crée littéralement. Le mot ne se compare ni à ce qu'il représente, ni à l'image mentale qui est faite de ce genre de signifié : « [s]i le mot en sait plus que l'image, c'est parce qu'il n'est ni la chose, ni le reflet de la chose, mais ce qui *l'appelle*, ce qui trace dans l'air son absence¹⁸ ». Le monde existe, dans la réalité. Il n'a pas besoin des mots pour être. Pourquoi alors le nommer, pourquoi appeler par un nom chacun de ses éléments? Selon Novarina, l'être humain crée ainsi le monde par sa parole. Plus encore, l'humain se délivre du monde grâce à elle. Il dit, au-delà de la réalité matérielle, que quelque chose manque. Sa bouche est un appel d'air et sa parole, une instance supérieure qui témoigne extérieurement du concret de la matière. En

16. Valère Novarina, *op. cit.*, p. 133.

17. *Ibid.*, p. 66.

18. *Ibid.*, p. 33.

ce sens, le signe d'affranchissement par rapport à la nature cherchée par Vercors trouve une résonance dans la parole novarinienne. Le souci métaphysique, la distinction entre soi et le monde, passe certainement par la conceptualisation et la symbolisation intrinsèques au langage parlé ainsi que par la constitution d'une mémoire collective éternelle : les mots précèdent l'homme et lui survivent. Il est la première chose appelée.

La parole n'est pas une réalité immatérielle et au-dessus du monde, ajoutée à la matière, un témoignage sur l'univers et la façon qu'ont trouvée certains animaux d'en parler; le monde ne nous a pas attendus, comme des bêtes venues ici-bas, à telle date, rajouter à la création *le langage* : le monde est parlé de naissance. Le langage est d'origine. Il n'est pas quelque chose qu'on aurait gagné sur les bêtes à force d'évoluer mais quelque chose qui va plus loin que toutes les choses parce qu'il rejoint leur apparition. La parole ne nomme pas, elle appelle¹⁹.

Cette manifestation concrète de la prise de conscience que fait l'homme de son humanité *animale* complète le défi métaphysique que s'est lancé Vercors lorsqu'il part à la recherche de la définition de l'être humain. Oui, il y a des personnes privées de l'usage de la parole, mais pour Novarina, la parole peut être muette aussi. Elle est le passage à travers le corps humain du monde conceptualisé, intégré et symbolisé. Vercors tente de prouver que l'homme s'est rebellé contre la nature et qu'il fait deux avec elle. Valère Novarina dit exactement la même chose en affirmant l'opposé : l'homme fait un avec la nature par l'usage d'une parole qui lui permet de se réapproprier le monde dont il est coupé.

Vercors réussit ce tour de force consistant à présenter une quête quasi infinie sous plusieurs angles. Il cherche une définition pour l'être humain et convoque, pour répondre à ses questions, autant des outils scientifiques que des procédés littéraires. Sa présentation des sciences illustre bien la recherche entreprise : il souligne les enjeux importants desquels découle son questionnement, mais comprend aussi que les scientifiques ne se posent pas toujours ce type de question. D'ailleurs,

19. *Ibid.*, p. 36-37.

dans le roman, seul le père Dillighan est inquiet que l'on ne sache pas si les tropis sont des humains ou pas. En fait, c'est uniquement par conformisme religieux qu'il souhaite savoir s'il doit les baptiser. Par ailleurs, l'histoire racontée par Vercors est ancrée dans un contexte solide. La subjectivité du journaliste qui remet en question et creuse le débat, la recherche d'enjeux philosophiques ou existentiels, les discussions bien encadrées par un procès, tout cela participe à une universalisation de la question de départ. L'essence de l'homme n'est désormais plus l'apanage des anthropologues uniquement. Enfin, Vercors s'inscrit par ce roman dans une communauté élargie de littéraires : Valère Novarina, pour ne prendre que cet exemple, développe un discours sur le langage qui les rapproche. Le dramaturge propose la piste de la parole comme affirmation de l'animalité de l'homme et, en même temps, comme distinction capitale entre l'homme et les autres animaux. La complémentarité avec Vercors se concrétise dans l'identification, par Novarina, du signe par lequel il est possible de reconnaître la rébellion de l'homme postulée par Vercors.

À la fin des *Animaux dénaturés*, Douglas est acquitté. Les tropis intègrent la grande communauté humaine puisque, selon quelques savants, ils manifesteraient une adoration du feu en fumant leur viande, ce qui tient lieu d'esprit religieux. Le meurtre ayant été commis par Douglas avant la reconnaissance de leur humanité, il n'est pas coupable puisque la loi ne peut être rétroactive. Le héros, tout comme le juge Draper, est réellement déçu de l'issue du procès. Il considère que le débat n'a pas été mené assez loin. La définition d'être humain retenue²⁰ n'est pas fonctionnelle, et elle n'inclut pas explicitement la rébellion de l'homme.

Plus de cinquante ans après la publication du roman de Vercors, cette définition tant recherchée ne semble pas plus exister. Le site Internet

20. « Le parlement adopta, après quelques amendements mineurs, les articles de la loi suivante : *Art. I* – L'homme se distingue de l'animal par son esprit religieux. *Art. II* – Les principaux signes d'esprit religieux sont, dans l'ordre décroissant : la foi en Dieu, la Science, l'Art et toutes leurs manifestations; les religions ou philosophies diverses et toutes leurs manifestations; le fétichisme, les totems et tabous, la magie, la sorcellerie et toutes leurs manifestations; le cannibalisme rituel et ses manifestations. *Art. III* – Tout être animé qui montre un seul des signes mentionnés à l'article II est admis dans la communauté humaine, et sa personne est garantie sur tout le territoire du Commonwealth par les diverses stipulations figurant dans la dernière Déclaration des droits de l'Homme. » (*AD*, p. 200-201)

de l'Office québécois de la langue française ne propose que des dessins comme définition de l'homme; le Petit Robert²¹ semble bien s'en tirer, mais il décrit plus qu'il n'explique ou qu'il ne définit. Se définir soi-même demeure une entreprise extrêmement difficile, alors qu'étudier quelque chose d'extérieur à soi reste beaucoup plus facile. Vercors propose de suivre les traces de Douglas. À la suite des procès, il découvre la couverture médiatique qui parle des tropis. Les yeux brillants, il se lance joyeusement dans le débat. Et la confrontation des idées, par la parole, reste sans doute la meilleure manière de le faire avancer.

Bibliographie

Sophie Bobbé [dir.], *Grands singes : la fascination du double*, Paris, Autrement, coll. « Monde/Nature extrême », Hors-Série, n° 106, mars 1998, 170 p.

Jacqueline Bruller, « Jean Bruller et Vercors », *Europe : revue littéraire mensuelle*, n° 543-544, 1974, p. 333-349.

Georges Cesbron et Gérard Jacquin [dir.], *Vercors (Jean Bruller) et son œuvre (Colloque à Paris, mai 1995)*, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1999, 473 p.

Maitland Armstrong Edey, *Le chaînon manquant*, trad. de l'anglais par Simon Noireaud, Amsterdam, Time-Life Nederland, 1973, 159 p.

Louise Gendron, « Ils ont eu peur de Darwin », *L'Actualité*, 15 mai 2008, p. 32-33.

21. « Homme. [...] I. Être humain. A. Terme de taxinomie animale. 1. Être (mâle ou femelle) appartenant à l'espèce la plus évoluée de la Terre, mammifère primate de la famille des hominidés, seul représentant de son espèce (*Homo sapiens*). [...] Principaux caractères spéciaux à l'homme : bipédie, différenciation fonctionnelle des mains et des pieds, masse plus importante du cerveau, langage articulé, intelligence développée, en particulier faculté d'abstraction et de généralisation. » (« Homme », Paul Robert, Josette Rey-Debove et Alain Rey [dir.], *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2007*, Paris, Dictionnaires Le Robert, nouvelle édition, 2006, cédérom.) Le dictionnaire ne dit pas, cependant, s'il faut avoir toutes ces caractéristiques pour être humain ou si quelques-unes suffisent. Il ne dit pas non plus si un grand malade en fauteuil roulant, incapable de parler et de réfléchir, doit ou pas être considéré comme un être humain.

Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L, 1999, 181 p.

Gilles Plazy, *À dire vrai : entretiens de Vercors avec Gilles Plazy*, Paris, F. Bourin, 1991, 214 p.

Paul Robert, Josette Rey-Debove et Alain Rey [dir.], *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2007*, Paris, Dictionnaires Le Robert, nouvelle édition, 2006, cédérom.

Lucien Scheler, « Vercors : écrivain de lumière, éditeur de minuit », *Europe : revue littéraire mensuelle*, vol. 69, n° 751-752, novembre-décembre 1991, p. 166-171.

Vercors, *Les animaux dénaturés*, Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de poche », 1952, 222 p.